3ME ANNÉE—No 11. LE NUMÉRO, 10 CTS SAMEDI, 3 SEPTEMBRE 1904

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien

ABONNEMENT :	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
UN AN - - - - - $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.	Un an - - - Quinze francs
SIX MOIS - - - - - 1.00	TEL. BELL, MAIN 999	Six mois - - - - 7 frs 50
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.





SOMMAIRE



IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

THEATRE NATIONAL FRANÇAIS

1440 Ste-Catherine. George Gauvreau, Prop

Semaine du 5 Sept.

L'AIGLON

Le célèbre drame en six actes, en vers d'Edmond Rostand.

Prix { **Matinée, 10, 15, 20, 25 et 30c.**
{ **Soirée, 10, 25, 35, 40 et 50c.**

N. B.—Les enfants âgés de moins de 5 ans ne sont pas admis aux représentations.

EDMOND GIROUX, Jr.

Pharmacien Chimiste

Edifice du Monument National
216 RUE SAINT-LAURENT

Téléphone Main 2628.

Spécialité: Ordonnances des Médecins.

Fleurs Fraiches!

Reçues tous les jours chez

ED. LAFOND

Le Fleuriste des Theatres

1607 RUE STE. CATHERINE

Tél. Bell Est 1949

Tout ouvrage exécuté à des prix modérés.

Montres et Bijoux

Notre assortiment de nouveautés est maintenant complet. Une visite à notre Exposition vous sera avantageuse. . . . .

N. BEAUDRY & FILS

Bijoutiers Opticiens

212 Rue St-Laurent, Montreal

Essayez le Polisseur CANDO pour argenterie
Demandez un échantillon.
TEL. BELL, MAIN 2106.



DENTISTES...

Nos dents sont d'une grande beauté, naturelles, inusables, incassables, sans traces d'artifices, et donnent la plus grande satisfaction à tous. Elles sont garanties. Or, ciment, argent pour plombage. Electricité.

Institut Dentaire Franco-Americain

162 Rue St Denis Montreal

Tél. Bell Est 1744

Elixir Iodo-Tannique Glycerophosphate "Gagner"

Tonique reconstituant du système nerveux et osseux

CONTRE:—Neurasthénie, anémie, rachitisme, Tuberculose, faiblesse musculaire, débilité générale, etc

Dosage.—Chaque cuillérée à soupe contient: 0'25 centigrammes de glycerophosphate de sonde, 0.02 centigrammes d'Iode, combiné à 0 15 centigrammes de Tannin.

Mode d'emploi.—Adultes, une cuillérée à soupe aux repas; enfants, une à deux cuillerées à thé.

Seul Depositaire PHARMACIE GAGNER Coin des rues Ste-Catherine et St-Denis MONTREAL

Librairie Beauchemin

à responsabilité limitée,

256 RUE ST-PAUL, MONTREAL

LETTRES DU P. DIDON à Mademoiselle Th. V.... 27e édition. 1 vol. in-12 .... 0.88
LETTRE DU P. DIDON à un ami. 1 vol. in-12 0.88
L'EDUCATION PRESENTE. Discours à la jeunesse par le P. Didon. 1 vol. in-12 .... 0.88
INDISSOLUBILITE ET DIVORCE. Conférences de Saint-Philippe du Roule, par le P. Didon. 1 vol. in-12 .... 0.88
LA FOI EN LA DIVINITE DE JESUS. Conférences prêchées à l'Eglise de la Madeleine. Carême de 1892, par le P. Didon. 1 vol. in-12 .... 0.88
EN TERRE SAINTE, par Mademoiselle Th. V. (Thérèse Vianzone), 1 vol. in-12, illustré.. 0.88
HENRI DIDON, par Jaël de Romano. 1 vo in-12 ....

Librairie Beauchemin

(à responsabilité limitée)

256 Rue St-Paul, Montréal.

POUR BIEN RECEVOIR

Vos amis, ayez toujours les

Vins Porto & Madère

—DE—

BLANDY FRERES.

Seuls agents à Montréal:

LAPORTE, MARTIN & CIE.



SPECIALISTE

BEAUMIER

Médecin et Opticien

A l'Institut d'Optique

Examen des Yeux GRATIS

1824 Ste-Catherine

Coin Ave Hôtel-de-Ville Montréal.

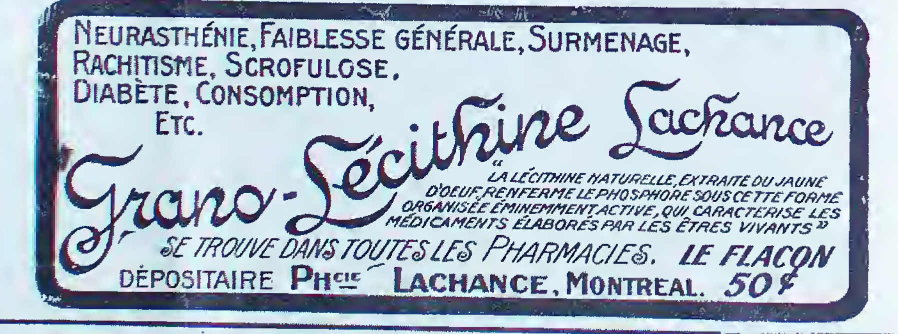
Est le meilleur de Montréal comme fabriquant et ajusteur de LUNETTES, LORGNONS, YEUX ARTIFICIELS, etc., A ordre, garantis pour bien voir, de loin et de près, et guérison d'Yeux.

Le Terminal et les Chars Urbains arrêtent à la porte.

AVIS.—Cette annonce rapportée vaut 10 cents par piastre pour tout achat en lunetterie.
Pas d'agents sur le chemin pour notre maison responsable.

QUERY FRERES Photographes

10 Cote St-Lambert, Montréal



CONSOMPTION

CAPSULES CRESOBENE

On ne se soigne plus avec les mêmes remèdes aujourd'hui. Les théories de Pasteur ont bouleversé les méthodes de traitement.. Ainsi dans les maladies des voies respiratoires (TOUX, RHUMES, LARYNGITES, ASTHME, BRONCHITES, TUBERCULOSE) on emploie avec le plus grand succès le merveilleux anti.microbes les Capsules CRESOBENE qui renferment des produits balsamiques et antiseptiques d'une incomparable volatilité dont l'efficacité tient du prodige. DEPOT. ARTHUR DECARY Phcien 1088 Ste Catherine. MONTREAL. et toutes pharmacies.

50¢ le flacon. Monsieur Decary envoie gratuitement sur demande un livret COMMENT LUTTER CONTRE LES MALADIES DES POUMONS.

3me ANNÉE—No 11 SAMEDI, 3 SEPTEMBRE 1904

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien

ABONNEMENT :
UN AN - - - - - $2.00
SIX MOIS - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL MAIN 999

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze francs
Six mois - - - 7 frs 50
Strictement payable d'avance.



Amour Passe



Je vous revois encor, mademoiselle, assise
Sous le tilleul, là-bas, au fond de ce sentier
Que parfume le thym, où fleurit le cytise,
Lieu charmant que l'amour nous rendait familier.

Je me rappelle encore la rivière longée,
Et votre main d'enfant troussant les jupons courts,
La grappe de raisin et cueillie et mangée,
Et le merle moqueur témoins de nos amours ;

Les nuits sans trop dormir, les belles matinées,
Et la toilette faite au plus vite, en plein vent ;
Et les mains dans les mains souvent abandonnées,
Et le refrain "je t'aime" échangé très souvent.

Tout passe : ce temps-là n'est plus, mais la rivière,
Paisible, roule encor de petits cailloux blancs ;
Le moulin fait tic tac, tournant dans la lumière,
Les pâles nénuphars fleurissent les étangs.

Toujours, comme autrefois j'entends siffler le merle,
La cigale redit sa chanson, et le flux
Suit toujours le reflux, toujours la mer déferle ;
Toujours, matin et soir, on entend l'Angélus ;

Mais comme nous voilà changés, ô ma petite !
Les trésors d'autrefois pour nous n'ont plus de prix...
— Qui sait si votre cœur bat toujours aussi vite !
Le mien était brisé quand je vous l'ai repris.

FRANÇOIS ARMAGNIN.

LES "HOMMES FEMINISTES"

SOUS ce titre, M. Frédéric Loliée publie dans la *Revue bleue* une fort intéressante étude sur le féminisme contemporain, dont il signale et explique les dernières phases.

L'étude est trop longue pour la publier en entier :- elle formerait une brochure de trente pages. Je vais donc essayer de la résumer pour le JOURNAL DE FRANÇOISE.

Si l'auteur intitule son article les *hommes* féministes, c'est qu'il trouve que plusieurs écrivains du sexe masculin vont plus loin que les femmes mêmes dans la revendication des droits de celle-ci.

Je passe rapidement sur les romanciers et les poètes qui, continuant l'hymne des siècles, placent la femme sur un piédestal et l'adorent comme une divinité. Les féministes dont parle notre auteur sont surtout les sociologues, ceux dont le rôle est de faire des phrases sur la constitution sociale des peuples. Le féminisme compte parmi eux de nombreux et ardents avocats. On sait que Stuart Mill faisait de l'égalité civile et politique des deux sexes le principe essentiel de la révolution sociale. Citons parmi ses disciples Edouard Rondzinski, Auguste Bebel, Pierre Lawrof, Novicow. Louis Franck, Magalhaer Lenia et même Elizée Reclus, sans parler d'une foule d'autres de moindre renommée. Ces philosophes prêchent la liberté absolue sociale et politique des femmes. Ils demandent pour elles l'entrée dans toutes les carrières, et généralisant les exceptions et les accidents ils réclament, des réformes qui aboutiraient souvent à de véritables bouleversements.

Aux sociologues viennent se joindre un certain nombre d'auteurs, que M. Loliée appellent des mystiques et dont le plus remarquable est certainement Ibsen. Son énorme succès tient à ses étranges incarnations de la femme nouvelle, supérieure et consciente de sa force, inspiratrice de l'homme et le véritable soutien de la société. Michelet partageait ces idées, mais lui se représentait la femme dans un riant cottage bien propice à l'amour, heureuse, adorée comme l'idole au fond du temple. Toussenel en voulait comme d'un crime au pacifique Shomond d'avoir enseigné tranquillement à des générations d'écoliers que le masculin est plus noble que le féminin. Pour eux tous, comme pour Auguste Comte, la femme est plus qu'humaine en ce sens que les fautes et les faib'esses de la plupart des hommes lui sont inconnues. " Cédons au doux tyran, disent-ils, et le sceptre et les droits, et nous verrons éclore des merveilles. " Bien plus vrai et plus profond fut Alexandre Dumas, fils. (C'est toujours M. Loliée qui parle) Lui aussi fut un audacieux souteneur de thèses, mais il peignait la vraie femme. Les femmes croyaient en sa parole. Il les avait suivies d'un regard fidèle dans leurs transformations de filles, d'amantes, d'épouses et de mères. Il les connaissait bien. Elles lui gardaient, à cause de cela, une reconnaissance attendrie." Du reste ses idées sont aussi mobiles et changeantes que son sujet.

En somme, dit notre auteur, la plupart des écrivains féministes, parmi les hommes s'entend, sont les idolatres adorateurs d'une perfection qui n'est pas de ce monde. Ils ont des complaisances qui vont parfois jusqu'à l'abdication de leur dignité d'homme, et leurs flatteries ne sont pas acceptées sérieusement par les femmes elles-mêmes dont l'ambition est en général rais nnable et légitime.

Vouloir faire de la femme dans le passé ou dans le présent une esclave ou une victime, c'est lui faire outrage ; c'est de plus une fausseté historique et un danger social. C'est le contraire qui est vrai. Sans suivre l'auteur dans les considérations historiques dont il appuie sa thèse, parlons seulement d'un incident entre plusieurs qu'il cite. Desforges-Maillard publia d'abord sa *Metromanie* sous le nom supposé de Mlle Malcrais de la Vigne. Aussitôt il obtint un grand succès et Voltaire lui-même célébra en vers le charmant génie qui paraissait à l'horizon littéraire. Mais dès que le véritable auteur se fut fait connaître, tout le monde, et Voltaire le premier, se mit à le critiquer sans merci avec le résultat qu'on connait.

On le voit, M. Loliée ne donne pas sans réserve dans le féminisme contemporain. Cela rend d'autant plus importantes ses conclusions. Avec toutes ces restrictions, dit-il, le mouvement féministe a fait œuvre essentiellement salubre et féconde dans le domaine social ou trainaient de criantes iniquités. " Il aura desserré, sinon tout à fait brisé, les liens d'une morale hypocrite envisageant chez la femme comme une tache ce qu'elle exalte chez l'homme comme un orgueil, accordant à celui-ci *tous les droits*, imposant à celle-là *tous les devoirs* ; il aura jeté bas l'amas de préjugés sur lesquels nous vivions, à cet égard depuis des siècles ; proclamé au-dessus d'un mensonge de nos mœurs devenu une loi du code, le principe même de la nature, c'est-à dire l'égalité dans la maternité ; et formellement établi pour l'enseignement des générations futures l'équivalente responsabilité des deux sexes dans l'accomplissement des mêmes actes. " Mais ces points bien établis, on constatera encore et toujours que dans la destinée de la femme " le mariage d'amour et l'état maternel sont les conditions les plus sûres de félicité. "

Il est remarquable que ces conclusions sont aussi celles du R. P. Delor, que nous avons eu le plaisir d'entendre à l'Institut canadien d'Ottawa au mois de mai dernier.

ERROL BOUCHETTE.

L'alcool

Toujours et de plus en plus meurtrier, pour les individus et pour la race

CONNAISSEZ-VOUS rien de plus lamentable que le dernier méfait de l'alcool au Rapide de l'Orignal? Un ami tue son ami sans aucune autre impulsion que la fureur bacchique. Quoi, c'est donc bien vrai que ce que le Curé Labelle, considérait comme le futur rempart de nos destinées, la réserve des forces vives de la race: le colon, dernier espoir du penseur qui voit dégénérer la famille des villes et de leurs faubourgs; le colon au sein de la forêt vierge, dans le miroir des lacs limpides et sous l'œil du Dieu de la nature, est, lui aussi, infecté de l'ignoble poison! o honte! o douleur pour la mémoire du grand patriote qui demandait à sauver la patrie par le colon!

* * *

Figurez vous la race dans ce Auger meurtrier. Figurez-vous un gars dont les vingt-trois ans animent une stature de six pieds, une encolure de matelot, une poitrine, des muscles, un torse et des jarrets de gladiateur gaulois, avec un cœur d'or et un regard étincelant de gaieté et d'intelligence. Il porte la livrée du plus noble métier: le charbonnage du forgeron au visage et sur l'avant-bras. Qu'il est beau, qu'il est grand quand on l'aperçoit dans l'embrasement de la forge rougeoyante, le front perlant de sueur et la main puissante pliant le saint métal qui va préparer la fécondité du sol béni et parfois caressant le rêve d'aiguiser le fer du patriote, répondant à l'appel suprême.

Né de parents irréprochables de mœurs et de santé, il est le parfait épanouissement des dons de la race. Mais la fatalité a mis le cabaret sur son chemin. Le cabaret! De Ste-Agathe aux dernières limites de la Lièvre, l'orgie règne en tyran. Le Roi de la nature et des âmes n'a pas encore la pierre du saint autel pour reposer sa tête que déjà les débits de spiritueux se sont multipliés et que la traite des blancs exerce ses irréparables ravages. Auger s'enivre d'abord pour faire comme les autres, puis par habitude, puis inconsciemment et enfin il tue. Mais il a tué plus qu'il ne croyait. Dans ses bacchanales il a oublié qu'il avait une épouse, objet de sainte tendresse, et, comme il n'a pas lu Platon qui conseille aux maris en pointe de vin (ce qui ne doit jamais arriver, d'après le philosophe avant l'âge de quarante ans) de ne paraître devant leurs épouses que deux jours après l'entière dissipation de l'ivresse, il ne veut trouver au retour au foyer, qu'une complaisante compagne aux suites connues de l'orgie L'enfer ne peut manquer de bénir cette logique de la débauche, et un beau jour les cloches sonnent pour le baptême d'un superbe poupon dont rien encore ne trahit la tumultueuse origine. Mais, on remarquera dans quinze ans, que la croissance du fils s'arrête plus tôt qu'il ne fut pour le père. Puis, comme il y retourne vite, à la bouteille, celui-là, depuis qu'il y a goûté une première fois, mais quoi, c'est un ivrogne fieffé. Tout de même, avec de belles promesses, il trouve à se marier et ne manque de faire tourner la roue patriotique, à la manière de son père, c'est-à-dire, travaillant simultanément à la reproduction de la race et du whiskey. Cette fois on peut remarquer, chez les nouveaux nés, certaines déformations physiques et intellectuelles. Puis s'accentuent avec l'enfance, des tendances et des impulsions criminelles; par contre, la croissance s'arrête net en dessous de cinq pieds de taille. (Dans un département de France où l'on boit ferme, on ne peut plus trouver à enrégimenter un seul conscrit, personne ne possédant la taille réglémentaire). Enfin, la dépression mentale est manifeste et le sujet est mûr pour l'hospice, ou le pénitencier, avec de belles aspirations pour la potence. Faible image de la manière dont une race entière peut dégénérer.

* * *

Quand réfléchira-t-on sérieusement à la malédiction de l'engrenage social et légal qui meurtrit si odieusement nos espoirs nationaux? Du haut jusques en bas de l'échelle administrative, avec des doléances superbes contre l'invasion de l'alcool, on demande à vivre de ce produit méphitique sous forme de revenu de patentes. Chétif conseiller de village qui refuses l'aumône au passant exténué en criant qu'il est ivre et qui sais bien dans ton for crasseux, que si tes co-paroissiens ne prenaient que ce que les sobres appellent "leur besoin," un seul aubergiste serait encore de trop dans ton hameau sans trottoir et sans école passable, pourquoi t'escrimes tu si vigoureusement le gosier au conseil à faire octroyer une cinquième licence qui ne pourra subsister, en concurrence aux quatre autres, qu'en forçant toute la machine empoisonneuse à provoquer la soif universelle *per fas et ne fas?* Simplement pour soigner ta maigre popularité auprès des rentiers, en ajoutant un revenu de dix piastres à la municipalité et, diminuant la contribution publique de peut-être un 175 de centin par cent piastres.

Et voyez ce qu'il en arrive. A Labelle, le même mobile agissant, des colons ont laissé leurs lots pour venir cultiver, dans cinq hotels à trois étages le commerce sacré. Un beau jour le terminus du M. & O., chemin de fer, leur a tiré sa révérence et a pris son essor vers le Nominingue, emportant avec le *boom obligato*, toute la clientèle des touristes, désormais peu en humeur de faire en calèche, un trajet de trente milles qu'il peuvent parcourir confortablement, en pullman. Nos évincés alors de s'entre-regarder au nez avec l'air de se demander qui va déguerpir. Hé bien! ils persistent tous à rester, dans l'espoir que le dernier surnagera; et, de quoi voulez-vous que ces gens là vivent? Ils ont les chantiers dont les voyageurs essaiment parfois au village pour vous donner des scènes chorégraphiques dont rien n'approche dans les sabbats de chats sauvages, mais en dehors de cette manie qui le cabaretier est-il obligé d'avoir constamment à son comptoir? Le colon.

Au Nominingue, on n'est pas en retard. A tous les coins de rue, sans trottoir encore du reste, flambe la divine liqueur et monte en buée odorante l'haleine aromatique du chœur des noceurs. Là j'ai assisté à quelque chose de dantesquement cocasse. Il existe un club d'hôteliers de Montréal, possédant le bail du lac Pimodan. Lors de leur excursion annuelle, cet été, ils ont dû s'arrêter au Nominingue

pour prendre la voiture, ce qui leur imposait une escale d'une nuit. Savez-vous où ils se sont retirés ? Sans doute chez un de leurs confrères du nord, où du reste les hôtels sont à trois et quatre étages ? Vous n'y êtes pas : ils sont allés droit à une maison de tempérance, donnant implicitement le meilleur certificat sur ce qu'ils comprennent de la manière, dont en général, les hoteliers interprètent leurs devoirs envers le public voyageur, c'est-à-dire, concentrant tout leur intérêt et leurs facultés à faire produire le meilleur résultat financier à la seule industrie du bar.

* * *

Le problème alcoolique tourmente les meilleures têtes et pourtant aucune, il me semble ne veut regarder du côté où il y aurait une solution à espérer. Que si l'on refuse d'aborder les grandes lignes de la campagne napoléonienne qu'il faudrait entreprendre, comme le relèvement du rôle social de la femme et le suffrage féminin universel, je veux dire de la femme mariée comme de la femme libre dans le plébiscite sur la prohibition, soit générale soit simplement locale, qu'on essaie, au moins de limiter la question à des faits qui sortent de l'abstraction politique. Je vais m'expliquer.

Le clergé et les classes dirigeantes se sont dit que s'il paraissait impossible de supprimer le trafic des spiritueux dans les cités et leurs banlieues, Dieu merci, il n'en était pas de même dans les régions pratiquement sans contact journalier avec les métropoles, et ils ont pu amener les conseils municipaux de toute la Gaspésie et du bas de la province à établir la prohibition locale. Hé bien ! pourquoi les apôtres de l'abstinence ne font-ils pas une enquête sur le fonctionnement de cette prohibition, en vue d'en transférer les bons résultats dans toutes les régions de colonisation et assurer une retrempe de la race dans les boulevards du pays ? Préférera-t-on s'en tenir aux hâbleries des commis voyageurs et des rêveurs à paradoxes, qui prennent un malin plaisir à déclarer qu'ils parcourent cette région à cœur d'année et qu'il s'y voit plus de sacs-à-vin que dans le reste de la province, parce qu'ils y ont rencontré des leurs en frais de s'amuser avec les provisions rapportées de Québec ?

Mais comment se fait-il que les citoyens de là-bas tiennent tant à leur prohibition et refusent de se créer un revenu municipal du chef des licences ? Ne vient-on pas de voir une municipalité de village qui, battue en cour, au moyen d'une subtilité légale, pour avoir refusé d'accorder une licence, n'a pas hésité à porter sa cause en appel, au risque de frais énormes ?

Mais que viennent faire les rabâchages des commis voyageurs et de certains chroniqueurs qui traitent de pudibonderie protestante, tous les efforts vers l'endiguement du fléau national, contre le fait aussi réconfortant que brutal, qu'au chef-lieu Percé, il ne s'est jusqu'à l'année dernière, pas tenu de terme criminel, depuis onze ans, et encore le dernier terme était il, en tout point insignifiant ?

Allons, M. le Procureur général, qui versez des centaines de mille piastres par année. aux frasques criminelles du minautore alcoolique ; n'aimeriez vous pas à connaître la petite recette des gaspésiens pour se passer de votre onéreuse comptabilité ?

* * *

Encore un mot. L'histoire recule d'horreur devant le souvenir de Locuste, l'empoisonneuse salariée de Néron. Le moyen âge de nos pères confondait sur le même bûcher, le sorcier et l'empoisonneur, comme produits de Satan. Mais chez nous, qui distribue le poison aux individus et, par leur abominable canal, à la race entière ? L'hôtelier, dont la maison est essentiellement publique, de par la loi, l'hôtelier, homme considérable et considéré, gros canon d'élection, influence politique, bras droit du candidat, iniateur du sport, propriétaire du trotteur et du pur sang, âme des affaires publiques et privées.

Il ne connait qu'un suzerain : l'équippeur en gros, membre de l'association des débitants de liqueurs, celui-ci ventripotent et omnipotent, généreux jusqu'à la profusion et donateur de grosses sommes aux universités, qui s'empressent de les accepter pour leurs chaires surnuméraires au lieu de les transmettre aux hospices, d'aliénés où tant de leurs élèves ont été conduits par l'usage de la marchandise du donateur. Et l'association des débitants, puissance formidable, état dans l'état, qui fait trembler tous les pouvoirs publics, qui règle le sort des partis politiques, et en impose au point de rançonner les gouvernants et de prétendre leur extorquer la suppression des franchises municipales au profit du libre trafic du poison national, l'association prétend modestement veiller à la morale publique, en empêchant la vente clandestine du produit distillé de la melasse, c'est-à-dire exige que le gouvernement dépouillant toute pudeur au profit de ces gros fournisseurs d'alcool et de fonds, autorise publiquement et sous patente officielle, la ruine des foyers, le désespoir, l'adultère, la folie, le crime et la mort précoce dans l'ignominie.

"UN LECTEUR."

La Fausse Dévote dans le Monde

Il y a beaucoup de femmes qui, dans la religion, ne cherchent pas autant Dieu que certains avantages qu'on trouve quelquefois dans la réputation d'une vie pieuse.

Un grand nombre d'elles, au lieu de sentir, de comprendre et de pratiquer la religion telle que l'Eglise nous l'enseigne, se font à elles-mêmes, en accordant satisfaction aux travers de leur esprit, une religion qui n'est pas la véritable.

On ne peut s'imaginer les maux infinis produits par la religion lorsqu'elle est fausse ou mal comprise. Entre les incrédules, entre nos frères séparés, combien y en a-t-il qui sont détournés de la religion, parce qu'ils ne peuvent ni aimer, ni même estimer les personnes qui, par leurs démonstrations se font pour ainsi dire les portes-drapeaux de la religion ? Peut-on les blâmer de leurs préjugés ou bien de l'éloignement qu'ils éprouvent pour la foi catholique, et ceux qui la professent ?

Voyons un peu en quoi, les femmes font trop souvent consister leur dévotion.

Celle-ci se croit très dévote parce qu'elle reçoit souvent les sacrements,

qu'elle va à la messe et qu'elle récite des prières interminables. Tout absorbée dans sa dévotion, elle reçoit aigrement ses enfants et tous ceux qui viennent la troubler dans ses pieux exercises. Bien peu de domestiques peuvent supporter l'humeur impérieuse de Madame.

Eh bien, Madame, si vous vous glorifiez de mener une vie si religieuse, dites-moi, je vous prie, pourquoi grondez-vous si vertement votre cuisinière pour un mets manqué ; pourquoi la plus légère privation du confort auquel vous êtes habituée vous trouvera-t-il si sensible ; pourquoi faites-vous subir aux autres, par votre mauvaise humeur, le fâcheux contrecoup de vos moindres indispositions ? Et surtout, pourquoi au nom de cette religion faire la guerre ou bouder votre mari, parce qu'il ne veut pas adopter toutes les pratiques de dévotion dont vous l'ennuyez à chaque instant ?

Molière n'a pas exagéré son personnage lorsqu'il représente Tartuffe, s'accusant comme d'un crime d'avoir tué — certain insecte — avec trop de colère. A la vérité, beaucoup de dévotes ne feront pas mention de l'animal en question, mais on les verra, d'un œil attristé, et avec une certaine ingénuité de pacotille dont elles sont toujours amplement pourvues, faire en société, le naïf récit de quelque peccadille du même acabit que l'assassinat de l'insecte de Tartuffe, et la douleur qu'elles en témoignent est faite pour prouver à chacun combien elles ont la conscience délicate.

La même personne qu'on voit à moitié pâmée par l'effet des remords causés par une niaiserie dont elle veut bien confier le secret à chacun, commet une faute réellement grave, et — n'y pense même pas.

Certaine dévote de ma connaissance se faisait scrupule d'avoir pris une bouchée de trop le matin d'un jour de jeûne. Un moment après, elle faisait un jugement téméraire, une médisance et n'y pensait pas plus qu'à la mouche qui vole devant moi.

Souvent, il se mêle quelque peu de fantaisie dans la manière dont une dévote rend compte de ses fautes au tribunal de la pénitence.

Ainsi par exemple, elle s'accuse d'avoir parlé avec impatience à son mari et témoigne un profond repentir de ce péché ; c'est très bien surtout si ces regrets sont de nature à la rendre plus douce une autre fois.

Mais dit-elle à son confesseur qu'étant malade au lit, et se préparant à recevoir la visite du médecin qui la soigne, elle a mis sa plus belle robe de nuit, et mis à découvert, sous un prétexte ou sous un autre ses très-beaux bras ? (Les dévotes ne se recrutent pas toutes dans la catégorie des femmes laides et vieilles).

Si cette mise en scène a été préparée pour offrir au fils d'Esculape une sorte de compensation pour les spectacles affligeants auxquels le condamne sa vocation, l'on ne peut qu'applaudir au dessein de ce cœur angélique, et je suis bien sûre que ce médecin bénit le jour trois fois heureux où il reçut avec le titre de docteur le droit d'occire son prochain sous les formes bénignes de la médecine, car enfin — ce n'est qu'à son titre d'homme de l'art qu'il jouit du privilège de vous admirer dans ce négligé plein de charme.

Je ne sais trop ce que sa femme pense des dédommagements de ce métier ; je suppose qu'il ne lui en parle pas, mais je suis parfaitement sûre que le mari de cette intéressante malade préférerait entendre les aigres paroles dont elle l'a gratifié, plutôt que de savoir le médecin en contemplation de ces beaux bras, causant avec vous de tout — excepté de la maladie.

En entendant les accusations lancées contre l'Eglise et la religion, je me suis dit bien souvent qu'elles pouvaient en grande partie retomber sur la conscience de celles qui apportent, dans leur dévotion tous leurs vices et toutes leurs faiblesses, et les dévotes m'ont toujours fait penser à ce passage de la Sainte-Ecriture :

" Les mouches venimeuses qui restent dans le miel, lui font perdre toute sa suavité. "

Comtesse Mila.

Doré sur tranches

I

LA chambre où venait de pénétrer Jean Lormel était si étroite qu'il dut se glisser de côté, entre la muraille et le lit pour arriver jusqu'au chevet de la malade.

— Mère, comment as-tu passé la nuit, demanda-t-il d'une voix grave, triste et presque protectrice.

— Mieux, mon enfant. Tu ne m'as pas entendue ? Je n'ai pas toussé.

La malade enveloppa son fils d'un long regard d'amour.

— Je constate, dit-il, que tu n'as pas de fièvre ; je vais t'apporter ton déjeuner, et j'irai ensuite au cours.

— Prends le bateau, mon enfant ; tu te fatigues à répéter ces longues courses à pied.

— Sois sans inquiétude, mère.

Il la borda comme il eut fait pour un enfant, redressa l'oreiller, lui prépara son café au lait et sortit.

Et, dehors, ses yeux s'emplirent de larmes.

Est ce qu'il allait la perdre ? Etait-ce de l'anémie ? Ah ! pauvre mère, usée de travaux et de veilles pour lui, pour qu'il payât ses inscriptions à l'Ecole de Médecine, pour qu'il devînt un homme et pût reconquérir le bien-être qui jadis, du temps de son père, ensoleillait la maison !

Non la maison de pauvre apparence qu'ils habitaient maintenant, rue de l'Assomption, à Passy, grande caserne à locataires, mais un petit pavillon charmant, entre cour et jardin, à Asnières. Même à cette époque, — le jeune homme s'en souvenait, — le père se plaignait souvent de la difficulté toujours croissante qu'on rencontrait dans la littérature et dans les arts pour " joindre les deux bouts." Mais comme il travaillait sans cesse, ce pauvre père, l'équilibre se maintenait. Tout à coup, après le deuil, la solitude autour d'eux s'était faite. On les devinait dans la gêne. Les amis redoutaient un appel à leur bourse.

Et, peu à peu, la mère de Jean Lormel était tombée dans une inquiétude de corps et d'âme dont les caresses de l'enfant ne réussissaient pas à la distraire.

Elle ne voulait pas encore de lui

pour confident, le jugeant trop jeune sans doute pour lui faire partager le poids des soucis.

Puis, un jour un homme sans pitié était venu, et, malgré les supplications de la veuve, il avait dit ces mots d'une voix dure :

— Je ne puis plus attendre ; payez ou partez !

On était parti sans les meubles, gages du propriétaire.

Sa mère et lui s'étaient réfugiés dans un appartement d'ouvrier, qu'ils occupaient encore,

Jean avait déjà douze ans. Son intelligence, éveillée par l'éducation maternelle, était surt ut sensible au côté sentimental de la vie. Il vibrait comme une femme. Un culte brûlait au fond de cette petite âme, le culte que lui avait enseigné sa mère : l'amour, le respect du mort, et surtout l'admiration pour le talent d'écrivain de celui qui n'était plus.

Et Jean Lormel voyait encore sa mère, lisant, relisant, comme un bréviaire, un livre à lignes inégales, doré sur tranches, en tête duquel, à la main, étaient écrites quelques lignes affectueuses du poète disparu. Ce livre-là n'était plus dans la maison. Oui, ce trésor avait été vendu aussi !

Dans l'affolement de la détresse sa mère avait oublié de le retirer du coin secret de la bibliothèque où elle le serrait chaque fois, après l'avoir parcouru avec passion.

II

Elle avait souvent parlé à Jean de ce livre perdu : il comprenait que la plus grande joie qu'il pourrait lui procurer serait de le retrouver, de le rapporter.

Et, dès qu'il eut l'instinct des démarches à faire, des moyens à prendre pour arriver à son but, Jean Lormel ne se lassa pas. Il apprit, hélas ! que la bibliothèque de son père avait été adjugée à un bouquiniste. Ce fut un crève-cœur. Ah ! si elle était tombée entre les mains d'un amateur, à force d'économiser les sous que sa mère lui donnait le dimanche, il aurait réuni la petite somme pour laquelle le nouveau propriétaire attendri lui aurait certainement cédé le livre.

Il ne passait jamais devant un libraire "d'occasions" sans inspecter scrupuleusement tout l'inventaire, et dès qu'il distinguait une reliure à dos rouge, il tressaillait... et il s'en allait une seconde après, la tête pensive, une fois de plus déçu dans sa touchante espérance.

Or, un soir, Jean eut un éblouissement.

Entre dix autres reliures que le marchand posait devant lui dans une boîte à deux francs, il reconnut celle qu'il cherchait depuis cinq ans ! Mais il n'avait pas les deux francs

Jean Lormel pâlit

Si quelqu'un enlevait le livre pendant qu'il irait chercher l'argent ! Que faire? Il s'approcha du marchand, le pria d'accepter sa montre en gage et lui demanda la livraison immédiate du bouquin. Il tremblait, craignant un refus.

— Vous passez ici tous les jours, lui répondit l'homme ; vous me paierez demain.

Jean Lormel saisit le livre, et se mit à courir dans la direction de sa maison.

III

En route, il ne put se retenir d'ouvrir, de feuilleter les pages ; la dédicace l'émut à lui tirer les larmes :

A toi, la seule aimée, à toi, la mère de mon fils, je dédie ces vers, qui chantent ton dévouement, ta pudeur et ta beauté."

Que sa mère allait être heureuse !

Il l'avait quittée bien souffrante le matin même. Quelle émotion il ressentait d'avance de lui offrir cette surprise !

Dans l'escalier, il rencontra le médecin qui descendait.

— Eh bien ? interrogea-t-il anxieux.

Le médecin fit un geste de découragement.

— Est-elle perdue ?

— Mon enfant, je n'ose .. me prononcer.

— Ah ! je la guérirai, moi ! s'écria Jean.

Et il entra dans la chambre de sa mère.

La malade, assoupie, ne souleva pas les paupières ; alors Jean s'assit près d'elle et attendit.

Et dès qu'il comprit que sa mère était près d'ouvrir les yeux, il murmura d'une voix grave et douce la dédicace amoureuse :

"A toi, la seule aimée, à toi la mère de mon fils..."

Mme Lormel se redressa :

— Qui t'a appris ces paroles, Jean ? où les as-tu entendues ?

— Je les ai lues, ma mère.

— Quand ?... Autrefois ?

— Non, aujourd'hui.

— Aujourd'hui !... Aujourd'hui !... Où donc, mon fils ?

Il répondit doucement :

— Là.

Mme Lormel s'empara du livre, le regarda fixement, baisa les pages avec emportement, puis attirant sur son sein la tête de son grand fils, elle sanglota.

— Merci, mon petit, oh ! merci !

Le lendemain, le médecin, en voyant la malade les yeux vifs et lisant un livre doré sur tranches, qu'elle cacha sous l'oreiller en l'apercevant, crut assister à une résurrection.

Les jours suivants, la convalescence s'accentua. Pendant les absences quotidiennes de son fils, la malade avait une compagne douce et tendre : l'âme du mort qu'elle retrouvait vibrante et aimante en tournant chaque page du petit livre. C'était, avec le souvenir, une jeunesse nouvelle qui la pénétrait.

Et le jeune homme, la voyant sauvée, prenait plus de goût au travail, apportait à l'étude un entrain de bon augure pour les succès futurs.

Ces succès furent prompts ; reçu au concours pour l'internat des hôpitaux, il se fit remarquer par un de ses maîtres déjà vieux qui lui constitua rapidement une clientèle choisie.

Aujourd'hui, le docteur Lormel, en possession d'une notoriété qui confine à la gloire, soigne tout le monde avec passion, en se souvenant de ce principe que le corps n'est jamais bien portant si l'âme est triste.

Et il lui arrive souvent de trouver à ses malades le "livre doré sur tranches" qu'il leur fallait : aux riches une douce parole, une promesse de longue vie ; aux pauvres un espoir, quelquefois une aumône et souvent un discret secours.

FERNAND LAFARGUE.

Chaumière où l'on rit vaut mieux que palais où l'on pleure.

Père Didon.

Le danger d'enseigner les langues.

I—*M. James Smith à M. Jules Dubois.*

Mon cher Monsieur,—J'ai entendu de votre nom d'un commun ami, M. Alphonse Jones, qui a beaucoup m'encouragé en apprenant la Française. Il m'assure qre vous serez très beaucoup aimable pour moi en m'écrivant une correspondance qui perfectionnera ma Française. Ceci est comme la chose commença. J'avais accompagné notre ami pour une semaine à la France pour voir la belle Paris—mais je ne pouvais pas comprendre quelquechose de quoi les peup'es que je rencontrai me disaient. Egalement malheureusement, je ne pouvais pas faire les personnages me comprendre! Je semblais un âne, et je n'aime pas à sembler cette animal-là. Non pas plus encore, je ne pouvais lire la Française quand je la vis. Par exemple, à l'hôtel nous avions plusieurs courses pour le dîner que je ne pouvais pas nommer sur la carte de menu. Tout le même, j'ai très très beaucoup aimé la jolie ville magnifique, avec son louver, son morgue, son nôtre dame et sa bois de boulogne!

Quand je retournai à Angleterre, j'ai décidé à apprendre toute suite la Française, et j'ai acheté "*French in Twenty Lessons,*" dans qui je l'ai appris "pretty well," comme les Anglais disent. Il y a peut-être quelques fautes dans ma lettre j'osedire, mais non des fautes sérieuses je crois, et j'aimerais beaucoup si vous serez aussi bon, et aussi aimable de me corriger dans votre réponse. Je serai très plu de vous aider dans l'étude de l'Anglaise aussi. Crois moi, mons. Dubois. Très vraiment le vôtre,

JAMES SMITH.

II—*M. Jules Dubois à M. James Smith*

Dear Mister,—I had received a letter from the part of Mister Jones, which made me believe which yours was to come. My dear mister, which is it that I am to say? It is me who shall be enchanted to assist you to a knowledge of our noble french mother-speech, but, my dearest mister, you ought to avow that the task is a little bit tough—indeed, I may say of the most difficults. Do not wish me a grudge if I say that there are many faultinesses in your so aimable letter, some of them of a largeness which may b called huge I do not *at all* desire to dammage your feelings, but "*la Française*" means "the French lady," and "*courses*" means "races." "*Peuples*" means "peoples." One says f r "French," "*français,*" and for the English word "coarses," *services.*" One does not *never* say "*très vraiment le vôtre*" I am very occupied at present but will send soon to you a full revision of your letter, and a little book for to write the French endings. Charmed that you love Paris. What is it that you are thinking of the Lord Joe Chamberlain's plan for taxing of the corns and of the foods in general? A little word thereupon will offer me grand pleasure.

I have much honnour, my dear mister, in saluting you with best love.

JULES DUBOIS.

III—*M. James Smith à M. Jules Dubois*

Mon cher Monsieur,—Merci pour votre lettre, mais je ne crois pas que mes fautes sont tout à fait aussi terribles que vous faites dehors! En tout cas, le vôtre est aussi pleine de fautes qu'un œuf est pleine de viande, ainsi c'est six à l'un et une demie douzaine à l'autre, comme les Anglais très souvent disent. Vous ne disez non point *jamais* en Anglais "dear mister"; vous disez, "*Dear Sir.*" Vous ne disez pas "of the most difficults." Vous ne disez pas "wish me a grudge." Vous "*owe* a grudge" en Anglais. Vous ne disez pas "the Lord Joe Chamberlain." Ce gentilhomme n'est pas un "*lord.*" Vous ne disez point *jamais, jamais,* en écrivant à un gentilhomme ordinaire, "with best love."

Cela est comme vous écrivez à la madame votre femme! Mille remerciements, monsieur Dubois, et agréez, s'il vous plaît, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

JAMES SMITH.

IV.—*M. Jules Dubois à M. James Smith*

Monsieur,—J'ai bien reçu la lettre où vous faites la critique de mon anglais. J'y trouve un mouvement de mauvaise humeur de votre part, sans doute à cause des fautes que je vous ai signalées. Il me semble, monsieur, que si un homme ne sait pas supporter convenablement la correction il devrait renoncer à l'étude d'une langue dont il ne saurait comprendre les beautés ni saisir les nuances. De sorte que ce ne sera pas la peine de continuer cette correspondance.

J'ai l'honneur, monsieur, de vous saluer,

JULES DUBOIS.

V.—*M. james Smith à M. Jules Dubois.*

Dear Sir,—I entirely agree with you that a men cannot learn a language (such as English) when he palpably objects to having his blunders pointed out to him in friendly way. Therefore, we will consider this correspondence as closed.

Believe me, yours truly,

JAMES SMITH.

Pour copie conforme :

CIGARETTE.

Glanures

COQUETTERIE NÈGRE.—La coquetterie ne perd jamais ses droits chez la femme, dit-on... Et c'est vrai même, — surtout peut être, — quand cette femme est une négresse, une sauvage.

Le capitaine du croiseur anglais *Ringdon*, qui naviguait parmi les îles nouvellement annexées de Santa-Cruz, constata un matin que le drapeau britannique arboré sur des îlots avait été enlevé par les indigènes.

Il donna à un détachement de marins l'ordre de débarquer et de se rendre compte de la manière dont le drapeau avait pu disparaître. Bientôt les marins revinrent, ramenant avec eux l'auteur du vol, une femme indigène, qui, séduite par les vives couleurs de l'*Union Jack*, avait jugé à propos de s'en faire un costume.

* * *

GUÉRISON RADICALE.—Où la médecine s'arrêtera-t-elle? Un ingénieux Esculape du nom de Fuselier, est l'inventeur d'un nouveau procédé pour tuer sans délai les malades atteints de douleurs rhumatismales.

Il a expérimenté son procédé sur un patient.

Après lui avoir enduit le corps de

saindoux, il le recouvrit de trois peaux de mouton.

Le résultat de cette médication fut d'élever la chaleur du corps à un tel degré que le rhumatisant fut guéri de ses rhumatismes, mais qu'il expira après dix heures de traitement.

Il était cuit.

* * *

Poète et impératrice.—On sait l'admiration que l'impératrice Elisabeth d'Autriche portait au poète Henri Heine. Cet amour est assez difficile à comprendre de la part d'une souveraine qui était au fond peu sensible aux choses de l'esprit. Un article de la *Semaine littéraire* de Genève donne de ce sentiment l'explication suivante: Un jour que le cœur de l'impératrice était gonflé d'amertume, elle ouvrit par hasard un volume de Heine qui traînait sur une table du palais. Elle tomba justement sur une de ces pages, nombreuses dans l'œuvre du poète, où celui-ci, fatigué de tout et de tous, exhalait son dépit en vers harmonieux et trempés de larmes. L'impératrice en fit aussitôt son poète de chevet. Un affront qu'elle subit peu après, par la faute d'Henri Heine, l'entretint dans ce sentiment. Elle avait entrepris de lancer une souscription afin d'élever un monument au poète. Dans ce dessein, elle avait fait fabriquer un registre en cuir blanc à coins d'or, y avait inscrit son nom en regard d'une somme considérable et l'avait fait circuler dans son entourage. L'affaire promettait de réussir quand la chancellerie d'Allemagne s'émut. On fit des représentations à François Joseph qui, docile, confisqua le registre à coins d'or. L'impératrice, furieuse, s'embarqua pour Corfou. Et la statue de Heine se dressa dans la propriété qu'elle possédait là.

***

Mme Z... est méchante comme la peste; elle déchire ses amies à belles dents et bavarde comme une pie.

— Que voulez vous, avouait - elle hier; est ce que la parole n'a pas été donnée à la femme pour "aiguiser" sa pensée?

* * *

La mode et les cheveux.— Mme de Staël a vécu trop tôt dans un siècle trop jeune, et une lettre du baron Capelle, préfet du Léman, à Savary, que le hasard d'une fouille chez un marchand d'autographes mettait hier entre nos mains, nous a appris que la coquetterie de l'auteur de *Corinne* en souffrait beaucoup.

Le blond vénitien, qui est aujourd'hui si fort à la mode que toutes les brunes s'oxygènent la chevelure était, au début du siècle, en horreur.

Tout le monde croyait, sur la foi des portraits et le témoignage de ses adorateurs, que Mme de Staël était brune. Erreur! Mme de Staël était rouge, d'un rouge à rendre fou les amoureux de notre temps.

"Il est à observer, écrivait l'excellent baron Capelle au chef de la police, relativement à Mme de Staël, qui passe pour avoir les cheveux noirs, parce qu'elle les a toujours fait teindre, qu'ils sont naturellement rouges: ce pourrait avoir été pour elle un moyen facile de déguisement."

Voilà un bon rapport! Mais comment ce Capelle était-il parvenu à connaître le secret si bien caché de la coquette Mme de Staël?

***

Lu dans une Histoire de la Révolution:

"Les soldats de Sambre-et-Meuse étaient pieds nus; cela ne les empêchait pas de marcher et de ne jamais reculer d'une semelle!"

***

Un mot charmant qui mérite d'être authentique:

Mme de Thèbes, à laquelle une grande science et un tact parfait ont valu en tous pays non seulement de grands succès, mais aussi de chaleureuses sympathies, se propose paraît-il, d'aller à Londres pour la prochaine "season."

Seulement, elle hésite. Et elle a demandé conseil à plusieurs amis, inquiète de savoir si le climat lui conviendrait, si la haute société anglaise s'intéresse aux études où elle a acquis une si belle renommée, si enfin elle avait chance de passer là-bas une agréable "season."

Or, on raconte que la dernière personne consultée par la célèbre chiromancienne fut Mme Sarah Bernhardt, à laquelle la lie une ancienne amitié.

—Réussirai-je et me plairai-je à Londres? demanda Mme de Thèbes.

— Regardez dans votre main... répondit Mme Sarah Bernhardt.

Le Mouchoir

Il est agréable à nos âmes féminines si souvent accusées de frivolité de constater l'extrême importance que les hommes attachent aux plus petits détails de leur accoutrement.

Ce n'est pas sans douceur que je trouve ces questions débattues dans un grave journal politique et littéraire.

Un jour — c'était l'an passé, je crois—M. Emile Faget, de l'Académie Française, y consacra une longue chronique à la canne et au chapeau, tout en s'étonnant que ces choses pussent jouer un rôle si important dans la vie d'un homme. Il est clair que M. Emile Faguet ne s'est pas aperçu ce jour-là qu'il donnait à ces deux accessoires de la toilette masculine la consécration de son temps et de son autorité.

La canne et le chapeau sont loin maintenant, et voici que surgit la question du mouchoir. C'est une question terrible, brûlante et délicate. On reconnaît, paraît-il, qu'un homme est du monde ou qu'il n'en est pas selon qu'il met ou non son mouchoir dans la poche apparente de son habit. S'il le glisse dans son gilet, comme il était de rigueur de le faire l'an passé, malheur à lui, c'est un homme perdu. Il est jugé: c'est un être sans éducation...

Remarquez que cette éducation varie sans cesse. Il y a quelque temps, les messieurs bien élevés plaçaient leur mouchoir dans leur manchette. Où le mettront-ils l'an prochain? Mon Dieu! Que tout cela exige de réflexions! et ces réflexions ne sont rien auprès de celles que de pareils soucis suggèrent à notre observation amusée.

Sous les cieux cléments de la Grèce antique, les hommes ne se mouchaient pas. La sécheresse du climat les prévenait contre les rhumes. Mais il faisait chaud, et pour essuyer la sueur de leur visage, les "snobs" athéniens portaient un "sudarion —

ils en avaient même deux — et n'étaient pas moins embarrassés que nos "snobs" d'aujourd'hui pour leur trouver une place. Généralement, ils les portaient à la ceinture.

Quant aux Orientaux, qui considèrent avant tout le mouchoir comme un engin de télégraphie amoureuse, et qui ne pensent qu'à les jeter aux jolies dames de leur entourage, leur façon de porter le mouchoir est simple et pratique: ils l'ont toujours à la main, surtout pour marcher.

Conseils utiles

MOYEN D'EMPECHER LES FERS DE COLLER. — On peut remédier à cette inconvénient en mélangeant un peu de térébenthine avec de l'amidon chaud. Si vous y ajoutez un peu de borax le résultat sera aussi satisfaisant.

Pour nettoyer les tapis, mettez un peu d'amoniaque dans un seau d'eau froide, trempez une brosse douce enduite de savon, et frottez le tapis qui reprendra sa couleur et l'aspect du neuf.

LES FLEURS COUPÉES. — Les fleurs se tiendront fraîches longtemps si l'on en pèle les tiges. Les grosses tiges peuvent se fendiller au bas. Ce procédé facilite l'absorption de l'eau nécessaire à la plante. Les Japonais mettent un peu de sel à la base des tiges, afin d'empêcher la flétrissure des fleurs, produite par la sécheresse.

CONTRE LA HÂLE. — Badigeoner trois ou quatre soirs de suite, au moment du coucher, le visage avec un blanc d'œuf bien frais battu à sec.

Le nettoyage des mousselines doit être fait très fréquemment, et si l'on confie ce soin-là à un teinturier la dépense renouvelée devient conséquente; aussi savons-nous que nos lectrices seront bien aises de trouver ici les indications nécessaires pour faire elles-mêmes ce travail.

Les mousselines sont très prisées actuellement, aussi bien pour composer de légères toilettes, de délicieuses blouses, que pour embellir notre intérieur, sous forme de rideaux mystère, de brise-bise de store. Aux portes vitrées on met des petits rideaux en mousseline imprimée genre liberty et il importe de savoir blanchir toutes ces jolies choses pour les conserver en bon état.

Les rideaux qui sont couverts de poussière doivent, après avoir été décrochés et secoués plusieurs fois, être mis à tremper pendant deux heures dans un seau d'eau froide que l'on renouvelle au moins deux ou trois fois, c'est-à-dire jusqu'à ce que l'on juge que la poussière a disparu.

Le lavage proprement dit consiste à tremper la pièce pendant une demi-heure environ dans l'eau tiède, si la mousseline est blanche, on peut ajouter un peu de carbonate, ce qui fera plus facilement disparaître les taches. Pour le linge de couleur, les cristaux sont absolument bannis, car ils auraient pour effet de faire pâlir la teinture; pour celle-ci aussi il ne faut jamais faire usage d'acides.

Le linge est ensuite frotté doucement dans l'eau de savon bien mousseuse, obtenue en versant de l'eau bouillante sur du savon blanc coupé en morceaux; l'eau doit être refroidie quand on s'en sert. Si le linge est fortement sali, on renouvelle l'opération.

On rince les mousselines en les pressant entre les mains sans les tordre, ce qui abîmerait le tissu.

On fait sécher rapidement à l'ombre, en ayant soin d'étendre les objets à l'envers non sans avoir pensé d'essuyer préalablement la corde.

Le soleil fait souvent passer les couleurs, et, en étendant à l'endroit, bon nombre d'étoffes se trouvent marbrées.

Lavage des broderies.—On peut laver les broderies dans un savonnage tiède composé d'eau de pluie et de savon de Marseille. Rincez à l'eau tiède.

Variétés.

On parle de la simplification de l'ortographe. Chacun cite des cas de subtilités embarrassantes.

—Pour ma part, dit un interlocuteur, je ne savais jamais si je devais écrire "des Courbet, des Corot," sans *s*, ou "des Courbets, des Corots", avec *s*.

—Moi, en pareil cas, déclare Béthisy, je tournais la difficulté: j'écrivais "des Delacroix, des Diaz"!

Le fils Molinchard veut absolument, après le déjeuner, braquer son objectif sur un ami de la maison.

Celui-ci oppose quelque résistance.

—Vous allez le chagriner, dit le papa Molinchard. Depuis qu'il a appris la photographie, ça l'amuse tant de faire des portraits!

—A ce compte, riposte l'ami, s'il avait appris la chirurgie, je devrais me laisser disséquer!

Gaétan s'est fait présenter, à fin de conjungo, dans une famille possédant, lui avait-on dit, des jeunes filles charmantes.

On lui demande son impression.

—Mais ces demoiselles sont affreusement maigres!

—Vous exagérez... Elles ont des tailles de guêpe.

-Justement. Dans quel guêpier me suis-je fourré!

A l'occasion du Jour de l'An, M. Tripotel n'a pu se dispenser d'aller rendre visite à M. Chapolard, son chef de bureau.

La visite se tire un peu en longueur, et Bébé de s'écrier :

—Dis donc, p'tit père, t'avais dit qu'on resterait pas longtemps chez le monsieur où qu'on s'embête; c'est lui, n'est-ce pas, le monsieur où qu'on s'embête?...

Une Reine des Fromages et de la Creme

XXIV

LA BRECHE

(*Suite.*)

—Oh !—dit-elle avec un éclair de joie infernale,—ce n'est pas moi qui dois la lire... je la sais par cœur. Ce que je veux, c'est vous la voir lire, à vous.

Ulrique prit l'envelop,e, et, à son contact, frémit de la tête aux pieds. Qu'y avait-il donc dans cette lettre ? Sa main n'osait l'ouvrir. Son cœur battait dans sa poitrine. Pour la première fois de sa vie, elle hésitait. La voix sifflante de Charlotte qui, le visage convulsé, lui criait presque dans son impatience :

—Lisez.. Lisez donc ! attendez-vous que je sois morte ?

Cette voix rappela Ulrique à son énergie naturelle. Elle tira la lettre de l'envel ppe, la déplia, et dès que ses yeux, qui tout à coup s'étaient obscurcis comme d'un voile, purent voir, elle se rejeta en arrière et un grand cri s'étrangl dans sa gorge. Mais aussitôt, le visage empourpré, elle revint à la lettre et la lut

XXV

LA MENDIANTE.

18 juin 1883.

Ai-je raison ou non de faire la démarche que je fais en écrivant cette lettre? Je l'ignore. En ce moment, je suis mort pour le monde et mort pour vous Pour mon goût personnel, j'aurais beaucoup préféré rester mort ; mais il est des circonstances où des morts tels que moi doivent parler N'ayez aucune crainte, je n'ai nullement l'intention de reparaître dans votre existence, et, à moins que vous le désiriez, personne que vous n'a besoin de savoir que je n'ai pas succombé dans l'incendie de Vienne. A en juger par le ton de notre dernier entretien, j'imagine que je pourrais continuer ma vie actuelle de fantôme sans que, l'apprenant vous y trouviez à redire. Mais, comme quoique virtuellement décédé, je n'en suis pas moins vivant de fait et de plus votre époux légitime je me vois bien forcé, dans votre intérêt, de troubler certain projet dont un journal bien informé me fait la confidence. Il paraît que la veuve du malheureux Sir Gilbert Nevyll est sur le point d'unir son sort à celui d'un certain M. Rockingham. Sincèrement, puis-je vous laisser consommer cette bigamie imminente ? Je ne doute pas que le présent avis de ré-urrection ne vous soit, en la circonstance, extrêmement désagréable, mais vous me remercierez quand même en daignant songer combien de désagréments ultérieurs autrement graves il vous évite. En tout cas, en le faisant, j'accomplis mon devoir d'honnête homme. Je vous préviens charitablement, si par un hasard invraisemblable vous étiez curieuse de savoir ce que je suis devenu depuis ma mort, que j'ai entouré le mystère de ma nouvelle existence des précautions les plus sûres Vous seule, par cette lettre, vous trouvez dépositaire de mon secret, et je ne pense pas que votre intérêt soit de le divulguer. Excusez-moi, je vous prie, de la désagréable surprise que je vous cause bien involontairement.

GILBERT NEVYLL.

Quand Ulrique eut fini de lire, sa main tremblante reposa la lettre sur la table de nuit, puis elle étouffa un sanglot, et, incapable de se soutenir, elle tomba sur un fauteuil, et, la tête enfouie dans ses deux bras, elle sanglota alors librement.

—Comprenez-vous maintenant pourquoi je suis heureuse de mourir ?—dit Charlotte avec un accent de triomphe.—Je n'aurais jamais pu supporter de revoir cet homme et son secret était bien gardé ! Mais je meurs ; que m'importe désormais? Eh bien ! la comprenez-vous ma vengeance, enfin? Ah !... ah !... —poursuivit-elle en se redressant sur ses oreillers,—je le connais, allez ! Vous êtes pauvre maintenant, et il vous épouserait !... Il vous aime ? .. La belle raison ! .. pas tant que l'argent, allez ! Je le connais, vous dis-je ! J'ai failli lui tout dire, à lui... mais c'était absurde, ce n'était pas me venger que de ne pas tenir là, sous mes yeux, votre jolie figure bouleversée, torturée, défigurée par l'horreur de tout perdre en un instant, fortune et amour ! Allez, il y a longtemps que je l'attends, ma ven. . .

Elle s'arrêta net, ses lèvres décolorées entr'ouvertes.

Ulrique venait de relever la tête, montrant son beau visage radieux.

—Ah ! Dieu soit loué !... il vit... il vit !... s'écria-t-elle.

Et sans cesse, comme une insensée, oubliant tout, elle répétait d'une voix tremblante de bonheur :

—Il vit... il vit... il vit !...

Charlotte était atterrée.

—Il vit ?... Qui... mais qui donc ? .. demanda-t elle.

Ulrique ne l'entendait pas ; oubliant la présence de la mourante, elle s'agenouilla et, levant les bras vers le ciel, en un cri de reconnaissance :

—Merci, mon Dieu, de l'avoir épargné ! Vous avez été miséricordieux. . mais lui ? .. Oh ! Gilbert... Gilbert, que vous avez été cruel !...

—Gilbert ?...—fit Charlotte, comme Ulrique se relevait.—Je ne comprends pas bien... c'est Basile que vous aimez ?

Inconsciente, Ulrique partit malgré elle d'un grand éclat de rire.

—M. Rockingham... bonté du ciel ! le pauvre homme ! C'est Gilbert qui m'a rendue presque folle en faisant croire qu'il était mort. C'est Gilbert que j'aime c'est mon cousin... Dieu soit loué !... Dieu soit loué !.. il vit !

Charlotte pâlit au point de ne plus permettre à la mort prochaine de la pâlir davantage, et elle étreignit avec ses dernières forces sa poitrine déchirée.

—Malédiction sur moi !—s'écria t-elle. Je me suis trompée.

Elle retomba sur ses oreillers.

Ulrique, en ce moment, était bien incapable de songer à elle. Des larmes de joie et de bonheur coulaient le long de ses joues. Elle prit la lettre, la serra tendrement contre sa poitrine et, d'un pas mal assuré, s'avança vers la fenêtre pour dire son bonheur aux grands arbres, à la belle nature, au soleil qui s'élevait enfin à l'horizon et

vint d'un de ses rayons sécher ses pleurs. Elle resta longtemps à rêver, à vivre son extase. Ce fut un cri de Charlotte qui l'en tira. Après une courte syncope, Lady Nevyll revenait à la vie pour y retrouver, non plus la jalousie mauvaise, mais l'affreuse terreur de la mort.

—Oh !—gémissait-elle, oppressée, haletante,—ce n'est pas Basile qu'elle aime... Je veux vivre maintenant !... Vite ! qu'on appelle les médecins... il reviendra à moi... il m'aimera...oh ! je ne veux pas...je ne veux pas mourir !

En l'entendant parler, Ulrique, comme péniblement réveillée en sursaut d'un beau rêve, s'approcha du lit.

—Ah ! vous êtes encore là ?—dit Charlotte d'un air égaré.—Vous me croyiez déjà morte, sans doute !... Oh ! non, je ne veux pas... Il y a deux personnes dans le monde que je hais... mon mari et vous... et que ma mort rendrait heureuses !... Non, non, à moi... la vie... la vie !...Je ne veux pas mourir !

Elle retomba épuisée et avant le coucher du soleil commençait son agonie.

Lady Charlotte Nevyll s'éteignit le même jour, un peu avant minuit. Elle avait eu la décevante consolation, avant de quitter cette terre où, pour avoir fait passer l'ambition du luxe avant les joies du cœur, elle avait toujours été malheureuse en faisant un malheureux, elle eut la consolation de dire un dernier adieu à M. Rockingham, appelé télegraphiquement de l'auberge du *Matelot*, où il attendait l'événement, grâce à une prolongation de congé.

Jusqu'à ce que tout fût fini, Ulrique était restée à son poste avec un dévouement absolu. Aussitôt le dénouement, faut-il dire fatal ? elle était tombée anéantie d'épuisement moral et physique, mais sa robuste constitution, grâce à un peu de repos, reprit vite le dessus. Elle n'avait parlé à personne de la lettre de Gilbert. Ce ne fut que le lendemain des funérailles de Charlotte qu'elle fit demander M. Dunnet.

Celui-ci passa une heure enfermé avec la comtesse Eldringen ; lorsqu'il la quitta, il était si profondément troublé qu'il se mit, une fois dans sa voiture, à se parler tout haut à lui-même.

—C'est la... la chose... la plus... la plus extraordinaire qui soit jamais venue à ma connaissance,—ne cessait-il de répéter en se frappant alternativement les genoux avec ses mains larges ouvertes.—Ainsi, malgré l'attention scrupuleuse que nous avons apportée dans nos investigations... Mais... mais si c'était une mystification ?... Non, l'écriture... pas de doute, c'est l'écriture !

Assurément, sans cette lettre, mise par Ulrique sous ses yeux, il n'aurait jamais consenti à accepter la renonciation qu'elle venait de lui remettre de tous les biens et domaines des Nevyll, à commencer par la clé de coffre-fort et jusqu'aux bagues même que, malgré ses supplications, elle avait retirées de ses doigts.

—Vous ne vous attendez assurément pas à ce que je porte les bijoux des autres ?—avait-elle dit en souriant avec une sérénité qui avait achevé de le bouleverser.—Ne comprenez-vous pas que je suis une imposture vivante et une aventurière ? Jusqu'à ce que cette lettre m'ait été donnée à lire, j'avais l'excuse de mon ignorance ; mais maintenant tout atermoiement ferait de moi une coupable. Il vous faudra évidemment me laisser l'argent du voyage, mais je ne l'accepte que parce que je ne pourrais pas partir d'ici autrement, et je partirai, cette fois pour de bon, avant la fin de la semaine.

—L'argent du voyage ?... Mais, au nom du ciel, où voulez-vous aller ?

—Mais retourner d'où je suis venue.

—Hélas ! comtesse,—gémit l'homme d'affaires,—ne voyez-vous pas que, par le fait de votre brusque retraite, ma position devient des plus pénibles ?

—C'est possible. Mais si je restais, ma position, à moi, le serait infiniment plus.

—Cette lettre ne fait que prouver l'existence de Sir Gilbert, elle ne donne pas l'ombre d'un indice sur l'endroit où il se trouve. La seule chose à observer est le timbre de Paris, et cela nous dit simplement que, quel que soit le lieu qu'il a choisi pour se cacher, ce n'est certainement pas Paris. Il peut être aux Antipodes, nous n'en savons rien.

—Il faudra le chercher, dit Ulrique avec douceur.

Ne l'avait-il pas cherché déjà et bien en vain lors de la catastrophe de Vienne ! Mais alors, si M. Dunnet restait sans maître, à qui ce fidèle et scrupuleux mandataire porterait-il son dévouement et les comptes des fins de mois ? A l'homme qui avait volontairement abdiqué ses droits ou à cette jeune femme qui se traitait elle-même en souriant d'aventurière ? L'honnête Dunnet en ferait sûrement une maladie.

Quoique Ulrique eût parlé d'une façon évasive à M. Dunnet de partir avant la fin de la semaine, ses projets avaient en réalité déjà pris une forme plus arrêtée. A peine l'homme d'affaires de la famille eut-il le dos tourné qu'elle se mit à faire la misérable petite caisse contenant la plus grande partie de ses anciennes affaires et qui lui avait été envoyée de Glockenau l'automne dernier, alors qu'elle prenait la résolution de ne pas retourner en Autriche. Elle fit ses paquets, les portes fermées, et le soir seulement elle commanda le coupé pour le train de huit heures du matin.

Le lendemain donc, à sept heures et demie, elle descendit à la dérobée le grand escalier, son voile baissé. La maison n'était pas encore éveillée et le grand vestibule était désert.

—Maintenant, à Glockenau ! murmura-t-elle.

Et, sans détourner la tête, elle monta dans le coupé et poussa un soupir de délivrance lorsqu'elle le sentit rouler doucement sur le sable. Mais la route vers Glockenau n'était pas tout à fait aussi libre de rencontres qu'elle se l'était imaginé. Sur le quai de la gare, un personnage, vu de dos, lui donna la sensation d'être en présence d'une connaissance. Lorsqu'il se retourna, elle le reconnut.

—M. Rockingham !...

M. Rockingham, à ce qu'Ulrique comprit de prime abord, avait en tête une résolution mûrement arrêtée. Comment se trouvait-il là puisqu'elle n'avait informé personne de son départ subit ?

Rockingham ne perdit pas de temps en préambules : dès qu'il se vit hors de portée des oreilles indiscrètes, il offrit purement et simplement à Ulrique, d'une voix tout entrecoupée par l'émotion, et sa main et son cœur.

Ulrique fut plus troublée qu'elle ne l'eût supposé : elle se sentait coupable envers lui d'avoir, dans un mauvais esprit qui n'était plus le sien, poussé la coquetterie un peu plus loin que les limites qui en font un jeu sans lendemain.

—Je suis honorée de votre recherche,—dit-elle.—Mais ce que vous désirez est impossible... pour beaucoup de raisons. Je vais vous dire une de ces raisons, si vous le voulez bien. Je ne vous conviendrais pas autant que vous le croyez, ma position n'est plus ce qu'elle était, je ne suis pas la maîtresse de Morton, je suis une mendiante. Mon cousin...

—Je sais... elle m'avait révélé le secret le soir où elle est morte.

Ulrique lui lança un regard de sincère surprise.

—Et...?

—Et je suis assez bien dans mes affaires pour épouser une femme pauvre.

Ulrique se sentait extrêmement touchée de cette offre et s'accusa d'avoir estimé cet homme au-dessous de sa réelle valeur.

—Je comprends,—dit-elle à voix basse,—Vous êtes très généreux. Vous voulez me relever à présent que je suis déchue de mon rang dans le monde ; mais je n'accepterai pas un pareil sacrifice... Ah ! voici le train,—ajouta-t-elle, non sans un secret soulagement.

—Un sacrifice?... Ne dites pas cela. Je vous assure que...

Le train s'arrêta. Ulrique se dirigea vers un compartiment de seconde classe, et M. Rockingham la suivit, faisant bon marché, en ce moment, de sa morgue et de sa dignité diplomatiques. Il n'était plus qu'un homme épris d'une femme. Ulrique allait monter en wagon, elle dit très vite :

—Pardonnez-moi, monsieur Rockingham ; vous avez beaucoup à me pardonner ; un jour vous trouverez quelqu'un qui vous conviendra beaucoup... beaucoup mieux que je ne l'aurais jamais fait. Ce que vous me demandez ne se peut pas. J'ai donné mon cœur il y a longtemps, et ce que je donne je ne le reprends pas.

M. Rockingham fit une grimace plus que désappointée, réellement peinée, et demeura, ne s'apercevant pas qu'on fermait les portières et qu'il restait seul sur le quai de la gare de Morton.

Le train était parti.

La route de Glockenau était bien libre devant Ulrique alors. Quoiqu'elle voyageât jour et nuit, le temps s'écoulait trop lentement pour son ardent désir de revoir sa ferme, de respirer la bonne senteur des bois de sapins.

Mais cette impatience était calme et une grande paix régnait dans son âme.

" Il vit... il vit... " répétait-elle sans cesse, se berçant de la mélodie incomparable de ces deux mots.

Sous quels cieux, et l'aimait-il toujours ? Elle se posait à peine ces questions et ne les approfondissait pas ; il lui suffisait de savoir qu'il foulait la même terre qu'elle et que le même soleil brillait pour tous deux. Il ne restait rien au cœur de la jeune fille du sentiment amer qu'elle avait ressenti jadis contre Gilbert, lorsqu'il avait quitté la Maison de la Vierge, emportant son indignation. Elle disait maintenant avec la bonne Mme Meades :

" Peut-être n'en avait-il pas l'intention ", et elle ajoutait mentalement : " Non... non... il n'en avait pas l'intention."

Ce fut toute couverte de la poussière d'un interminable voyage que, deux jours après avoir quitté Morton, elle descendit du train. La vieille diligence était là, mais comme elle ne devait pas partir avant une heure, elle fit porter sa caisse à l'auberge, en tira les diverses pièces de son costume de paysanne, emballées encore telles que les y avait mises l'hôtesse du *Soleil d'Or* pour les lui envoyer en Angleterre : elles étaient bien chiffonnées, ces chères reliques. Ce fut avec une véritable joie qu'elle revêtit ce pauvre costume, et, ayant pris place dans la diligence, la sentit s'ébranler avec son bruit de ferrailles et de vitres, avec une indicible satisfaction.

Elle approchait... C'étaient bien ces montagnes qui chaque matin récréaient sa vue lorsqu'elle ouvrait sa fenêtre ; et cette rivière, c'était bien celle qui venait de Glockenau. Elle arriva. Elle étira sa robe grossière, fit bouffer un peu ses manches de toile froissées par un si long séjour dans la pauvre caisse, puis elle noua le fichu de soie noire autour de sa tête et se sourit dans la glace. Vraiment elle se plaisait ainsi !

Glockenau... Là, devant les chevaux, c'était le village où tendaient les désirs de l'ex-héritière des Nevyll, redevenue la Gräfin.

XXVI

LE RETOUR.

Le soleil était sur le point de se coucher. Du dernier tournant de la route, le village baigné dans la lumière dorée du soir sembla à Ulrique un pays de rêves.

Elle ne voulut pas ce soir-là se montrer aux villageois ; l'idée de la surprise bruyante de l'hôtesse du *Soleil d'Or* et de la clameur qui s'élèverait parmi ses protégés, les paysans, la gênait ; une sorte de timidité subite s'était emparée d'elle. Deux cents pas avant d'arriver à l'auberge, elle pria le conducteur d'arrêter et elle descendit à la hâte du lourd véhicule.

Tournant le dos au centre du village, elle s'avança lentement le long de la route vers la Maison de la Vierge, dont elle n'avait fait qu'apercevoir les murs en passant. Elle ne cessait de regarder curieusement autour d'elle, reprenant contact avec les êtres et s'étonnant de trouver, presque à chaque pas, de ces infimes changements qu'une longue habitude de la vie villageoise permet seule de remarquer. Ici, c'était une grange neuve, où elle se rappelait très nettement un toit à porcs tout délabré, et là, cet avare de père Grimmels s'était accordé un nouveau toit de chaume. Il fallait donc qu'elle partît pour qu'il se décidât à suivre son conseil ? Cela l'étonnait bien de lui. Et les enfants... avaient-ils poussé pendant ces seize mois ! Mais oui, ce robuste gamin aux joues roses qu'elle appela avec l'impression qu'il ne pouvait être que le Frizl du Père aux Pommes, elle l'eût pris pour son frère aîné tant il était grandi. Une vieille femme passa, toute courbée, alors qu'Ulrique se la rappelait marchant presque droit. Elle lui adressa un : Dieu vous bénisse ! La vieille s'arrêta avec un balancement et une expression presque consternée parut sur ses traits ridés. Elle suivit des yeux cette vision inattendue, ayant l'air de se demander si c'était la Gräfin qu'elle voyait ou son spectre.

(A suivre)